

On s'abonne à Paris, au Bureau du Journal, Cité Basile, n° 15 (faubourg Montmartre), chez tous les Libraires, et chez tous les Directeurs et Directrices des postes, qui reçoivent le prix de l'abonnement.

Les lettres non affranchies ne sont pas reçues.



ABONNEMENT, POUR PARIS.
Pour un mois. . . . 4 fr.
Pour trois mois. . . . 12 fr.

POUR LES DÉPARTEMENTS
Pour un mois. . . . 5 fr.
Pour trois mois. . . . 15 fr.

POUR L'ÉTRANGER.
Pour trois mois. . . . 21 fr. 50 c.

AH! BASILE, MON MIGNON, FAISEUR DE COUPS D'ÉTAT, EN VOICI DU BOIS VERT.....

FIGARO.

LE PARALLÉLISTE.

Voici quelle était sa manie.

A force d'étudier l'histoire, de se bourrer la cervelle de faits, et de comparer ce qui avait été fait jadis avec ce qu'il voyait sous ses yeux, il avait fini par croire aux écarts des historiens comme à des prophéties ; il prétendait découvrir et lire le présent tout entier dans le passé. Aussitôt qu'un événement important venait frapper son attention, il allait chercher et compulsant dans l'histoire pour trouver une situation à peu près pareille. Il mettait les faits d'aujourd'hui à côté des faits d'autrefois ; puis, laissant là sa mémoire et ses livres, il demandait à son jugement des conséquences exactement semblables ; et après tout, il finissait par croire à ses raisonnemens et à ses inductions comme à d'incontestables vérités. Puis, quand on le querellait sur sa manie de systématiser les événemens, il répondait avec une imperturbable gravité que les mêmes causes doivent produire les mêmes effets.

Or, un de ces jours derniers, comme je le chicanais et présentais sur son système de perpétuel parallélisme, cherchant à lui démontrer combien était absurde cette manie de renfermer le monde dans un cercle rétréci d'où il ne lui est jamais donné de sortir, il ne daigna pas répondre à mes argumens et à mes railleries ; mais il alla à sa bibliothèque, prit une histoire de notre première révolution et la feuilletant rapidement, il me demanda un moment d'attention.

Reportons-nous à 1791, me dit-il d'un ton dogmatique ; le roi Louis XVI venait d'accepter la constitution, il avait été proclamé le premier représentant de la nation ; vous eussiez dû que tout allait au mieux et que la révolution était finie, il n'y avait plus qu'à en régulariser les suites et à en appliquer les conséquences. Écoutez.

La constituante se séparait, et à l'horizon apparaissait l'assemblée législative avec ses partis bien dessinés et bien tranchés : avec ses royalistes absolus, et ses républicains exaltés, séparés au milieu par la Gironde, les constitutionnels et ces hommes modérés que deux partis extrêmes devaient étouf-

fer ; car, vous le savez, les partis extrêmes, en luttant et combattant corps-à-corps, étouffent toujours les partis qui s'abaissent à rester au juste milieu. Lisez l'histoire.

Tout se réunissait alors pour exalter les méfiances, les animosités et les haines ; l'émigration redoublait, les républicains et les exécutés dont le nombre allait toujours croissant, prônaient des raies du pouvoir pour le harcèlement de leurs perpétuelles attaques, le dépopularisant ainsi sans grande peine.

Le ministère était un poste glissant où les plus hardis et les plus opiniâtres tenaient à peine quelques mois ; qu'ils leur donnait ni cesse ni relâche. En parlant d'eux, le reproche d'ineptie et de trahison était sur toutes les lèvres. Ils glissaient l'un après l'autre dans l'impopularité, et ils tombaient. Fleuriot, Thérionard, Bertrand de Moirville, Montmorin, Descaud, Duportail, Narbonne, Cahier-Gerville passaient tour-à-tour. Le pouvoir était un problème qu'il n'était donné à aucun de résoudre.

Lafayette quitta alors le commandement de la garde nationale, et dès lors elle fut disloquée et divisée ; l'union disparut de ses rangs, l'activité, la régularité du service s'affaiblirent, le rôle s'attéridit. Alors aussi le peuple se rappela plus que jamais que certains de ces citoyens armés par la loi avaient tiré sur lui au Champ-de-Mars, au moment où, paisible et sans armes, il signait une pétition sur l'autel de la patrie.

Les poètes, irrités par la constitution civile et la perte de leur puissance, prêchaient la révolte contre le nouvel ordre de choses, et le gouvernement se trouvait dans l'alternative pénible de laisser ces attentats impunis, ou de donner aux prêtres, par la persécution, la dangereuse autorité du martyr.

Le pouvoir demandait valablement à tous des moyens de répression et d'exécution ; on le laissait isolé au juste milieu entre tous les partis.

Et au dehors ? Au dehors, l'horizon était bien plus noir et plus effrayant de tempêtes. Catherine de Russie se déclarait contre les doctrines de la révolution ; Gustave de Suède s'appuyait le premier champion, le chevalier des trônes ; il n'en était que le don Quichotte ; mais n'importe, la coalition se formait. Le 27 août 1791, les rois décidaient à Pilsnitz d'op-

Molinara

George Sand



Le Figaro, Le Figaro du 03 mars 1831, Paris, 1831

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

MOLINARA.

Jean-Jacques voulait une maison blanche avec des contrevents verts. Vous, vous ne tenez pas aux contrevents. Le vert de vos arbres, dites-vous, est préférable à celui qu'on achète chez l'épicier. À chacun sa fantaisie : la vôtre est d'avoir un moulin. Pourquoi un moulin ? Un moulin, à cause de la rivière ; la rivière à cause de la prairie ; la prairie avec ses iris blancs et jaunes comme le martin-pêcheur qui cache son nid sous leurs feuilles longues. Voyez les bergeronnettes baignant leurs petits pieds avec des airs de prude ; voilà les sveltes peupliers, les saules chevelus dont l'ombre s'allonge sur l'eau qui la saisit et l'emporte.

Et puis, les demoiselles transparentes ont des ailes d'or, des corsages déliés, et un voltigement flexible comme Taglioni. Vous estimez peut-être aussi la truite avec son vêtement semé de rubis, la perche avec sa robe de plomb tachetée de noir.

Vous bâtirez donc votre moulin au fond d'une province oubliée, dans un de ces départemens que d'un trait de plume, *l'homme-chiffre* a mis en deuil. Vous voulez une vallée large et silencieuse, un ruisseau paisible et ignoré : la Creuse, l'IGNERAIE, peut-être ; et au bas d'un coteau couvert de prés, au bout d'un chemin incliné qui vous forcerait de courir, vous élevez des murailles blanches qui bientôt se couvriront de pampres ou de rosiers. Là, vous rêverez chaque soir sur le petit pont que fait trembler l'eau grondeuse ; vous regarderez tourner la roue qui bat la rivière et la disperse en mille franges d'argent. Il y a des pensées, des rapprochemens dans cette rotation si persévérante, qui ramène successivement sous les yeux, comme autant d'accidens nouveaux, les mêmes dentelures, les mêmes rayons. Là, sont les vicissitudes de la vie, toutes les périodes que parcourt l'esprit pour revenir au point d'où il est parti. Civilisation des peuples, destin des conquérans, esprit des mœurs, caprices de la mode et du préjugé, ce sont des orbes circulaires qui tournent sur eux-mêmes. L'homme naît, grandit, travaille,

pleure. Il a des passions, des facultés ; puis encore un tour de roue, et le voilà retombé dans les misères de l'enfance.

Dans les choses politiques, ce mouvement de rotation vous irrite et vous fatigue. Bâissez des moulins, vous avez raison. Imitiez une femme d'esprit que nous connaissons, et qui a fait semblant de donner sa démission du monde en se faisant meunière. Le tic-tac régulier berce aussi doucement ses songes que les accens que Fioravanti prêta jadis à la *molinara* napolitaine. Elle s'épanouit au rire des voisins, au vol de ses pigeons, à la vue de ses petites flottes de canards au duvet jaune. Comme elle, cultivez au bas de la chute d'eau, vers l'endroit où la rivière s'apaise, des fleurs qu'une poussière humide lancée par la roue couvrira d'une éternelle rosée. Rien qu'à voir la ménagère ronde et avenante, vous allez sentir redoubler votre vocation. Entrez dans une retraite si propre et si hospitalière. Aimez-vous le gâteau de ganat ? voulez-vous goûter à la *fromentée* des tondailles ? asseyez-vous devant elle, entre son fils et son mari qui vont quitter leurs chiffres. On est très-bien entre l'encre et la farine ; *frà l'inchiostro e la farina*, quoi qu'en puisse dire l'opéra-buffa. Fussiez-vous évêque, on vous donnerait ici l'envie de devenir meunier. Et là, Monseigneur, en regardant la petite croix de buis béni qui s'attache sur la porte poudreuse, à côté de la chouette écartelée, vous ne craindriez plus du moins d'irriter la vengeance du peuple.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- *j*jac
- Kaviraf
- Tipram
- Sapcal22
- Cantons-de-l'Est

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)